

tous les végétaux spécifiques contre le scorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupèdes de l'Europe et de l'Amérique y réussissaient admirablement. Les côtes sont fort poissonneuses. Tant d'avantages sont couronnés par un bon port. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, excepté de celui du nord; mais il n'est jamais assez violent pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les corsaires qui voulaient infester les côtes du Pérou par leurs pirateries à relâcher à Juan-Fernandès. Anson, qui portait dans la mer du Sud des projets plus vastes, y trouva un asile également commode et sûr. Les Espagnols, convaincus enfin que leur attention à détruire les bestiaux qu'ils y avaient jetés n'était pas une précaution suffisante pour en écarter leurs ennemis, prirent en 1750 le parti de la peupler. Malheureusement on plaça la nouvelle colonie dans un terrain trop bas, et des cent soixante-onze personnes de tout âge et de tout sexe qui la formaient, trente-cinq furent englouties six ans après par les vagues de l'Océan irrité qui avait franchi ses bornes. Ceux qui avaient échappé aux flots furent placés sur une hauteur qui domine le port, et pour leur sûreté on éleva une petite fortification défendue par une garnison de soixante-six hommes. Il s'agissait de pourvoir à leurs besoins. Tous les bâtimens employés au commerce du Pérou avec le Chili se virent d'a-

bord contraints de relâcher à Juan-Fernandès. Cette tyrannie ne pouvait pas durer, et le gouvernement se déterminà à y envoyer lui-même deux navires chaque année. Ce poste deviendra un entrepôt important, si la cour de Madrid ouvre enfin les yeux à la lumière.

De plus grands détails seraient superflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faisons qu'indiquer seraient avantageuses au commerce, à la navigation, à la grandeur de l'Espagne. Il n'est pas possible que les liaisons que la Russie entretient par terre avec la Chine s'élèvent jamais à la même importance.

Entre ces deux empires est un espace presque égal à l'Europe entière, connu dans les premiers âges sous le nom de Scythie, et depuis sous celui de Tartarie. Prise dans toute son étendue, cette région comprend le pays renfermé entre la mer Glaciale et le Caucase, entre le Kamtchatka et la Russie. Une partie de ces contrées est soumise à l'empire des Chinois; une autre reçoit ses lois des czars; la troisième est indépendante, sous le nom de Kharisme, de grande et de petite Boukharie.

C'est le terrain le plus élevé de l'Asie. De son sein partent l'Indus, le Gange, le Hoang ou fleuve jaune, l'Oby et l'Ienisseï, l'Irtich, la Lena, beaucoup d'autres rivières moins connues et moins fréquentées. On a soupçonné que ce climat, maintenant très-froid, fut autrefois

XVII.
Notions gé-
nérales sur la
Tartarie.

plus tempéré ; et voici les raisons de cette conjecture.

Lorsque les glaces couvrent l'horizon , la terre devrait avoir perdu plus des cinq sixièmes de sa chaleur , et n'en a réellement perdu qu'un trentedeuxième. Jamais on ne parviendra à concilier ces deux faits , également incontestables , qu'en convenant que cette planète doit avoir en hiver un fonds de chaleur environ cent cinquante fois plus considérable que celle qu'elle reçoit. à cette époque , vingt-cinq fois plus considérable que celle qu'elle a reçue en été. D'où peut venir cette chaleur que le soleil ne donne pas , et qui continue même durant son absence ? Elle est inhérente au globe , selon Mairan ; et il l'appela *centrale* , parce que ses influences bienfaisantes se répandent sur tous les points de la surface. Là s'arrêta la doctrine de cet habile physicien. La circonspection qui lui était naturelle ne lui permit pas de rien hasarder au-delà de ce qui lui paraissait démontré.

Ce système , auquel on ne fit pas peut-être d'abord l'attention qu'il méritait , frappa Buffon , et il lui fit l'honneur de l'adopter. Convaincu que la chaleur interne du globe existait très-réellement , cet homme de génie conçut qu'elle devait avoir été excessive dans les premiers temps ; qu'elle avait diminué successivement ; que la terre était devenue peu à peu habitable ; qu'elle le serait moins dans la suite des siècles ; et qu'elle arriverait gra-

duellement à un état de glace ou de mort qui serait la fin de toutes choses. Cette idée s'était présentée à Descartes et à Leibnitz ; mais ces deux grands hommes ne lui avaient pas donné le degré de vraisemblance qu'elle acquit par les méditations de leur successeur.

Un écrivain distingué qui sent ses forces , et qui a donné un nouveau jour , un nouvel éclat aux principes de Mairan et de Buffon , pour lesquels il s'est hautement déclaré , prétend que le refroidissement de la terre a dû commencer par les poles , à cause de l'aplatissement du globe , plus encore à cause de la moindre action du soleil , et que par conséquent le nord a été habitable ayant le midi. Dès-lors il faut regarder la Tartarie comme une des contrées les plus anciennement et par conséquent les mieux peuplées.

Une découverte faite récemment par M. Pallas vient à l'appui de ces conjectures. Cet observateur exact , chargé d'étudier la nature dans les parties les plus reculées de l'empire russe , a trouvé , vers les bords du fleuve Jenisseï , non loin de Krasnoiarsk , les restes d'une nation perdue et oubliée. Elle exploitait des mines dont on voit encore les essais pétrifiés. Dans ces profondeurs , et très-souvent à la superficie de la terre , on trouve des marteaux , des coins , des maillets , des couteaux , des flèches , des poignards , des lances ; on y trouve des bas-reliefs représentant le cerf , l'élan , le renne , d'autres animaux inconnus.

A l'exception de quelques outils qui sont de pierre, de quelques bijoux qui sont d'or, tout le reste est d'un cuivre plus ou moins fin, d'une matière assez semblable à celle de nos cloches. Les mêmes objets se retrouvent sur les rives de l'Irtich, mais moins parfaits, et plus rarement.

D'après tant d'indications, ce peuple dut être sédentaire; des hordes errantes ne cultivent pas les arts, ne fouillent pas des mines. Il dut être nombreux: ce n'est qu'avec beaucoup de bras qu'on exécute des travaux si grands et si multipliés. Il dut être ancien, puisqu'il ne connut pas le fer dans une région où de temps immémorial on en fait usage. Il dut être éclairé; car, sans des lumières assez étendues, on n'exécute pas les ouvrages importans et difficiles qu'un heureux hasard vient de soumettre à nos réflexions.

Soit que ces hommes antiques se trouvassent trop serrés, soit que leur inquiétude seule les portât à chercher de nouveaux climats, ils arrivèrent aux Indes, ils arrivèrent à la Chine.

On aime à trouver dans l'une et dans l'autre région quelques connaissances assez exactes de physique, d'astronomie, de métaphysique, de morale et de politique. Il est surtout consolant d'y voir réunies les vérités les plus sublimes, l'unité de Dieu, la création, l'immortalité de l'âme, tout ce qui découle naturellement de ces grands principes. Mais ces profondes conceptions sont mêlées de fables si grossières et si multi-

pliées, dans la tête des savans comme dans celles du vulgaire, qu'il n'est pas possible de se persuader qu'elles sortent d'une même tige. On se voit comme forcé de donner aux vraies lumières une origine étrangère, et de dire que les absurdités sont les enfans du sol. Comment concevoir en effet que des hommes qui s'étaient élevés si haut, soient tombés si bas, et qu'ils aient gâté à ce point leur propre ouvrage? N'est-il pas plus raisonnable de penser qu'à chaque génération ils ont laissé échapper quelque point de leur instruction, ou du moins de l'intelligence des principes qu'ils avaient reçus?

Le caractère commun aux deux nations donne une nouvelle force à ces conjectures. On est généralement frappé de leur inertie. Rien ne peut les mettre en mouvement. L'esprit d'invention leur a été entièrement refusé. Contentes de ce qu'elles possèdent, elles ne voient jamais au-delà de ce qu'ont vu leurs pères. Tout ce qui contrairait les idées anciennement reçues serait regardé comme une innovation dangereuse, comme une espèce de blasphème.

Quoi qu'il en soit du système que nous venons d'exposer, et auquel M. Bailly a donné beaucoup d'éclat et de dignité, les Tartares adoptèrent la plupart de bonne heure la doctrine du grand Lama.

Des monumens au-dessus de tout soupçon font remonter cette religion du Tibet au-delà de trois

mille ans. Rien n'est plus respectable qu'un culte qui eut toujours pour base l'existence du premier être et la morale la plus pure.

On pense généralement que les sectateurs de ce pontife le croient immortel; que, pour entretenir cette erreur, la divinité ne se montre jamais qu'à un petit nombre de confidens; que, lorsqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'est toujours dans une espèce de tabernacle dont la clarté douteuse montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant que ses traits; que, quand il meurt, on lui substitue un autre prêtre de la même taille, et autant qu'il est possible de la même figure; et qu'avec le secours de ces précautions l'illusion se perpétue, même dans les lieux où se joue cette comédie, à plus forte raison dans l'esprit des croyans éloignés de la scène.

C'est une erreur. A la vérité les grands lamas se montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils sont parvenus à inspirer pour leur personne et pour leurs mystères; mais ils admettent à leur audience les ambassadeurs; ils reçoivent les souverains qui viennent les visiter. S'il est difficile de jouir de leur vue hors des occasions importantes et des plus grandes solennités, on peut toujours envisager leurs portraits, continuellement suspendus au-dessus des portes du temple de Poutola.

Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité des lamas, c'est que la foi du

pays ordonne de croire que l'esprit saint qui a animé un de ces pontifes passe d'abord, après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du souffle divin s'allie très-bien avec la métempsy-cose, dont le système est de temps immémorial établi dans ces contrées.

La religion lamique fit de bonne heure des progrès considérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Tibet, dans toute la Mongolie. Les deux Boukharies et plusieurs provinces de la Tartarie lui sont presque totalement soumises. Elle a des sectateurs aux Indes et à la Chine.

C'est de tous les cultes le seul qui puisse se glorifier d'une antiquité très-reculée, sans mélange d'aucun autre dogme. Ni le temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand lama. C'est un effet réservé aux progrès de l'esprit humain. Éclairez le Tartare, et bientôt il examinera son symbole; bientôt il disputera, bientôt il s'égorgera. Mais la superstition ne sortira qu'à demi-étouffée des flots de sang qu'elle aura versés. Pour ne pas tout perdre, le prêtre se détachera des points de son système, évidemment incompatible avec le sens commun, et il défendra le reste contre les attaques des incrédules. Cependant la révolution se fera plus lentement que dans les empires qui n'ont pas une hiérarchie ecclésiastique bien ordonnée, et où

un chef suprême n'est pas chargé de maintenir les dogmes dans leur état primitif. Les lamas avouent eux-mêmes qu'ils ne sont pas des dieux ; mais ils prétendent représenter la divinité, et avoir reçu du ciel le pouvoir de décider en dernier ressort de tout ce qui intéresse le culte public. Leur théocratie s'étend bien aussi entièrement sur le temporel que sur le spirituel, mais les soins profanes ne leur paraissent pas mériter de les occuper ; ils abandonnent toujours l'administration de l'état à des délégués qu'ils ont jugés dignes de leur confiance. Cet usage a fait sortir successivement de leur vaste domination plusieurs provinces. Elles sont devenues la proie de ceux qui les gouvernaient. Le grand lama, autrefois maître absolu de tout le Tibet, n'en possède aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuses des Tartares n'élevèrent leur valeur dans aucun temps. Endurcis par les frimats du nord, par les fatigues d'une vie errante, sans cesse sous les armes, sans cesse dans les combats, ces peuples n'ont jamais discontinué d'être belliqueux. Une inquiétude ardente et sauvage les a toujours dégoûtés de leurs déserts pauvres et incultes. L'ambition a continuellement tourné leurs regards avides vers les contrées de l'Asie renommées pour leur opulence. Des nations amollies par les arts et par le climat n'ont pu soutenir les agressions de ces hommes agrestes et féroces. L'habitude de faire la guerre

sans solde et sans magasins a poussé leur passion pour le pillage au-delà de tous les excès. Hors d'état d'affermir leurs conquêtes par des lois justes et par une police exacte, ils ont partout fondé leur puissance sur la terreur et la destruction.

C'est pour arrêter les irruptions que ces brigands faisaient à la Chine que fut élevée, environ trois siècles avant l'ère chrétienne, cette fameuse muraille qui s'étend depuis le fleuve Jaune jusqu'à la mer de Corée, qui est terrassée en quelques endroits, et flanquée, par intervalles, de grosses tours, suivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Elle ne fut pas, comme on l'a cru, l'ouvrage de cinq ans et d'un seul empereur. Ce furent plusieurs petits souverains, alors indépendans, qui en construisirent quelques portions pour écarter de leur domaine un ennemi entreprenant et infatigable. Les travaux du barbare Souy-Hoang-ty, après qu'il eut ajouté ces provinces à sa couronne, se réduisirent à remplir quelques vides, et à mettre de l'ensemble dans des défenses entreprises sans concert et comme au hasard. Un pareil monument prouve qu'il y avait alors dans l'empire une prodigieuse population ; mais il doit aussi faire présumer qu'on y manquait d'énergie et de science militaire. Si les Chinois avaient eu du courage, ils auraient eux-mêmes attaqué des hordes errantes ou les auraient contenues par des armées bien disciplinées ; s'ils avaient su la guerre, ils auraient compris que des lignes de

cinq cents lieues ne pouvaient être gardées partout, et qu'il suffisait qu'elles fussent percées à un seul endroit pour que le reste des fortifications devînt inutile.

Aussi les incursions des Tartares continuèrent-elles jusqu'au treizième siècle. Un de leurs chefs, qui avait sur son territoire d'abondantes mines d'un fer excellent, réduisit ses voisins, peut-être moins belliqueux que ses Mogols, mais certainement plus mal armés, et fonda une monarchie telle qu'elle peut exister parmi des peuples errans ennemis de toute-sujétion. Son petit-fils Gengis-Khan forma des généraux, établit dans sa milice une discipline austère, agrandit les idées de sa horde, se fit prédire que l'univers lui serait un jour asservi, et vola à la conquête de la Chine, dont il subjuga assez aisément les provinces septentrionales. Son ambition se tourna alors vers l'Inde, vers la Perse, vers la Russie, du côté du Volga, de la mer Caspienne, et en moins de dix-huit ans il ravagea plus de dix-huit cents lieues de pays, de l'orient au couchant; plus de mille lieues du nord au sud. Durant tant d'étonnantes expéditions, un des quatre fils de cet homme extraordinaire achevait de lui soumettre les Chinois, sur lesquels ses descendans régnèrent après lui.

Quoique les Mogols ne sussent ni lire ni écrire, ils ne laissèrent pas de régénérer un empire immense qui tombait en quelque manière de vé-

tusté. Moins présomptueux que les peuples trop vantés qu'ils venaient d'asservir, ils demandèrent des lumières à la Perse, à l'Arabie, à d'autres contrées un peu éclairées. Avec le secours des géographes, des architectes, des savans versés dans d'autres connaissances qu'attiraient leurs libéralités, ils corrigèrent beaucoup d'abus, ils donnèrent plusieurs institutions heureuses. Les forteresses, les villes, les bourgades que les désordres précédens avaient fait ou laissées tomber, furent réparées ou rebâties. On assura une subsistance convenable aux magistrats, aux gens de guerre qui, depuis long-temps, ne vivaient que de brigandages. Les ports, opiniâtrément fermés aux étrangers, furent indistinctement ouverts à tous les navigateurs qui voudraient y montrer leurs voiles. Le nouveau gouvernement porta les soins et le courage jusqu'à faire construire le canal qui est navigable d'une extrémité de l'empire à l'autre; jusqu'à creuser ces canaux, moins importants, mais nécessaires, qui versent dans ce grand entrepôt les productions de chaque province; jusqu'à distribuer aux cultivateurs ces machines simples qui portent les eaux sur les lieux les plus élevés, et vont fertiliser des terres que la nature semblait avoir condamnées à une éternelle stérilité.

Il eût été également heureux pour les Tartares et pour les Chinois qu'un si bon esprit se fût perpétué. Mais les conquérans se lassèrent des

fatigues d'une administration vigilante; mais ils furent amollis par le repos et par l'abondance; mais ils s'endormirent dans leur sérail et dans les bras des courtisannes; mais ils souffrirent que de vils eunuques reprissent un ascendant qui avait causé tant de désastres. Ces causes réunies brisèrent un sceptre étranger qui donnait des lois depuis quatre-vingt-dix-neuf ans.

La famille de Gengis-Khan avait agrandi la Chine du Laotoung, limitrophe de la grande muraille, et cette vaste possession resta attachée à l'empire, après même qu'il eut recouvré sa liberté. Un vice-roi qui gouvernait la province se permit, vers l'an 1620, de vexer quelques hordes de Mantchoux, campés au nord de son département, brûla leurs cabanes, enleva leurs troupeaux, et voulait les réduire à abandonner les tombeaux de leurs ancêtres.

Ces barbares, divisés jusqu'alors en plusieurs tribus, se réunirent sous un seul chef. Tai-Tsou se montra digne du choix qu'on avait fait de lui. Son esprit se monta dans l'instant sur son nouveau rang. Dédaignant une vengeance inutile, il pénétra dans les contrées ennemies qui étaient le plus à sa convenance, se les approprias et s'y établit solidement. Tandis qu'il faisait des conquêtes dans le nord, le rebelle mandarin Li-Tching poussait dans le midi les siennes jusqu'à Pékin. L'imbécille empereur Hoai-Tsang, ne trouvant ni dans sa tête ni dans ses conseils des res-

sources contre la situation désespérée ou la faiblesse de son gouvernement avait jeté les affaires, termina de sa propre main des jours coulés dans l'opprobre. Sa superbe dépouille fut quelque temps déchirée et ensanglantée par les deux armées qui l'avaient conduit au tombeau. Mais en 1644 la victoire et l'empire restèrent enfin sans partage aux Mantchoux, plus unis, plus forts, plus belliqueux que leurs concurrents.

Cette invasion sembla moins subjuguier la Chine que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après elle s'agrandit encore par la soumission des Mogols, célèbres pour avoir donné des maîtres à l'Indostan et à la Chine même. Une révolution si extraordinaire était à peine finie, que l'empire vit s'élever un nouvel ennemi qui pouvait devenir dangereux.

Les Russes, qui vers la fin du seizième siècle avaient conquis les plaines incultes de la Sibérie, arrivèrent vers l'an 1657 de désert en désert jusqu'au fleuve Amour, où ils trouvèrent les Chinois déjà établis à Albazin. Ce fort devint un sujet de discorde. Les hostilités devenaient tous les jours plus vives et plus meurtrières, lorsque les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à se concilier en 1689. La rivière Kerbetchi et le fleuve Argoun furent les limites arrêtées dans les conférences. On autorisa les sujets des deux empires à commercer ensemble. Mais ce ne fut que trois ans après que la cour de Moscou obtint la liberté

xviii.
Démêlés des
Russes et des
Chinois dans
la Tartarie.